

Hacer SU

Date de l'entretien : 17 avril 2018

Lieu de l'entretien : Ambarès-et-Lagrave

Enquêteur : Keziban Yildiz

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

KEZIBAN YILDIZ - Madame Hacer, pouvez-vous nous raconter ce que vous faisiez en Turquie avant votre arrivée en France ?

HACER SU - Je faisais de tout, je plantais du pavot, les cultivais, je plantais des choux, de la blette, des betteraves, des haricots, nous travaillions comme des ouvriers.

Alliez-vous à l'école ?

Non je suis ignorante. J'y suis allée mais rien n'est resté dans ma tête. Je suis allée trois ans puis ma mère n'a plus voulu que j'y aille à cause du travail aux champs. Évidemment travailler aux champs ne me rapportait pas d'argent mais de la nourriture pour la famille. Je viens du village de Yagcilar à Yalvaç (Isparta). J'y suis née et je me suis mariée avec Mehmet Su à l'âge de 17 ans.

Après vous être mariée, combien de temps êtes-vous restée dans ce village ?

Oh !... je ne sais pas vraiment, je ne me rappelle plus. Mais nous sommes restés au village, nous ne sommes pas allés ailleurs. J'ai vu plus ou moins Istanbul quand il a

fallu venir en France car nous devions avoir une visite médicale. Mon mari a fait une demande de regroupement familial.

Votre mari est parti avant vous ?

Oui bien avant moi, mais je ne saurais pas dire combien d'années avant, les enfants le savent mais moi je ne sais pas.

Si l'on regarde les âges des enfants il est arrivé six ans avant vous, donc vous êtes arrivés en 78 et lui en 1972.

Je lui avais dit, « Emmène-nous ou reviens. ».

Est-ce qu'il venait pendant les vacances ?

Oui, il venait une fois dans l'année et pendant six ans il est toujours venu.

Lors de son départ en France, qu'avez-vous mis dans sa valise ?

Je lui ai mis ses habits, il y avait aussi quelques photos.

La séparation a-t-elle été difficile ?

Évidemment que la séparation a été difficile, j'avais six enfants avec moi, que j'ai élevés toute seule au début. En France, il est d'abord allé à Angoulême et lorsqu'il a fait le regroupement familial il était à Terrasson. Il travaillait dans la menuiserie des cadres de fenêtre.

Le jour de votre départ pour rejoindre votre mari, qu'avez-vous ressenti ?

Que voulez-vous que je ressente. J'ai ressenti du feu en moi. Je brûlais de l'intérieur. J'allais rejoindre mon mari mais peu importe tout le monde a une patrie. C'était ma

patrie. J'avais ma mère, mes frères et sœurs. Nous avons pris le bus pour aller à Istanbul, c'était la première fois que je prenais le bus, j'y suis montée en pleurant avec les enfants. J'ai pris dans ma valise quelques affaires, je ne m'en rappelle plus mais nous avons trois, quatre valises. À Istanbul, nous avons eu une visite médicale puis nous avons pris l'avion d'abord pour Paris. C'était la première fois et j'ai eu très peur. L'avion était rempli, j'ai eu peur que l'avion tombe.

Nous avons fait le trajet avec mon mari, il est venu nous chercher pour nous ramener en France. À Paris, nous sommes allés à la gare, nous avons beaucoup marché pour trouver la gare. Finalement nous en avons trouvé une pour Brive. À Brive, il a pris un taxi pour Terrasson. Le lendemain matin, lorsque j'ai ouvert mes yeux je me suis dit, « Ah c'est bien, c'est comme le village d'Ayiplar. ». C'était un petit village entre deux collines comme Ayiplar. C'était un appartement en HLM au premier étage. L'appartement était vide, juste trois lits. D'ailleurs, je le lui ai reproché. J'avais environ 40 ans quand je suis arrivée en France. Lorsque je suis arrivée, je suis tombée malade, je suis tombée enceinte, il m'était impossible de lever ma tête de l'oreiller. Le médecin m'a dit que j'étais enceinte et finalement on a décidé d'avorter. Que faire, j'en avais déjà six. J'ai vécu à Terrasson pendant 20 ans à peu près. Lui avait arrêté de travailler, il était au chômage. Et moi, j'ai commencé à travailler le lendemain de mon arrivée. Le lendemain de mon arrivée, on m'a amené les filets de noix à la maison. Nous avons un voisin, c'est lui qui amenait les filets, il s'appelait Mustafa. Il m'avait demandé avant, j'ai dit oui. Il y avait trois filets de 50 kilos et nous, on les cassait en contrepartie d'une rémunération. C'était ma première activité rémunérée et j'ai fait cela jusqu'à mon arrivée à Bordeaux. Donc pendant plus de vingt ans. Ensuite mes garçons sont venus à Bordeaux et m'ont dit qu'ils voulaient nous prendre avec eux. Mes enfants se sont mariés et ont emménagé à Bordeaux. C'est Kerim, mon cadet qui est venu nous chercher.

Avez-vous suivi des formations à Terrasson ?

Non, je ne suis allée nulle part, j'étais tout le temps à la maison à casser des noix. J'allais de temps en temps voir de la famille et je n'ai pas pu aller en formation. Je n'étais pas isolée, j'avais ma cousine comme voisine, nous étions tout le temps en

groupe. Mikail, mon grand, était à Lormont et Kerim était à Sainte-Eulalie. De Sainte-Eulalie, on s'est installés sur Lormont puis à Ambarès. À Sainte-Eulalie nous avions un appartement que pour nous. Nous y avons habité deux ans et en 99 nous avons emménagé chez Kerim. Nous allions en Turquie à peu près tous les deux ans avec beaucoup d'enthousiasme, de joie. J'allais dans ma terre, ma patrie, retrouver mes frères et sœurs, évidemment les retours étaient très tristes. À chaque fois on revenait en pleurant. Je prenais avec moi des choses de l'essentiel, rien d'intime ou de personnel pour garder en souvenir. Certaines de mes affaires personnelles ont brûlé car il y a eu un incendie dans notre maison en Turquie et j'avais laissé mon or à ma fille. De toute façon chacun aura sa part. Nous allions et nous y restions un mois, deux, puis nous revenions. Ici à Bordeaux je n'ai rien fait. J'aurais aimé et je n'ai rien demandé à personne.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile pour vous ? La langue, la culture, les enfants ?

Je ne sais pas. Deux de mes enfants sont en Turquie. C'est peut-être les soucis de ma fille et mon impuissance qui m'ont le plus affaibli.

Vous entendiez-vous avec vos voisins à Terrasson, ou ici ?

Oui, je m'entendais très bien avec eux. Ils étaient très indulgents avec nous, ils faisaient beaucoup d'efforts pour nous comprendre. Je descendais très souvent du thé et des gâteaux « faits maison » en bas et on les mangeait ensemble. Je n'ai jamais vécu de discrimination ou autre nulle part. J'ai plus de relations avec les hôpitaux maintenant car j'avais des problèmes de reins, on m'a opéré d'un rein. Je suis très bien soignée.

Vous êtes retraitée ?

Oui retraitée en France, pas en Turquie mais retraitée pour la part des enfants pas parce que ici j'ai travaillé dans les noix.

Avez-vous du patrimoine immobilier en Turquie ?

J'ai la maison de mon père. Celle qui a brûlé. Nous n'avons pas acheté mais les enfants ont construit. Mon mari est retraité d'ici aussi. Mon cadet et le troisième ont une maison.

Si vous deviez refaire la même chose, reviendriez-vous en France ?

Non !... Parce qu'être loin des siens est très lourd, très difficile. La séparation est très difficile. Mes filles de Turquie m'appellent tous les jours et je ne leur fais rien ressentir mais parfois j'en dors pas la nuit. Ça fait deux ans que je vis avec un seul rein. Je vis sous dialyse. Cela me fatigue énormément et je n'arrive pas à dormir. Je me lève très souvent. Je change beaucoup de position aussi. Je souhaite cette maladie à personne même pas à mon pire ennemi. Mon mari me demande pourquoi je ne dors pas. Je lui réponds, « Si seulement je pouvais... ». Lui aussi ça fait longtemps qu'il est malade, des problèmes respiratoires et cardiaques. Parfois j'ai des crampes très intenses.

Qu'est-ce que la France vous a apporté ?

Qu'est-ce qu'elle m'a apporté ? Des soucis. Je me levais très tôt le matin pour casser les noix. Si j'étais restée dans mon village je n'aurais pas été comme ça. Et puis nous avons des problèmes. Des soucis, elle nous a apporté des soucis.

Et vous qu'avez-vous apporté à la France ?

Rien, je lui ai apporté mon être, ma personne. Je ne sais pas en quoi j'ai pu être favorable à la France. L'argent que je gagnais, j'en ai envoyé une partie aux enfants restés en Turquie, pour le mariage des enfants. Je me suis rien gardé. Les enfants allaient dans les assos, mais moi non.

Qu'est-ce qui vous a le plus marquée en France ?

Nos problèmes de santé.

Comment vous êtes-vous adaptée à la vie en France ?

Nous faisons tout par gestes. Parfois je payais parfois je ne payais pas il y avait une confiance. La nostalgie de la Turquie m'a fait vieillir.